

Roger Little

« René Maran : une conscience intranquille »

Fabiana Fianco

Università Ca' Foscari Venezia, Italia

Review de Little, Roger (éd.) (2018). « René Maran : une conscience intranquille ». *Interculturel Francophonies*, 33, juin-juillet, 333 pp.

Chantre initiateur de la Négritude d'après Senghor, premier lauréat noir du prestigieux prix Goncourt en 1921 et précurseur dans l'histoire littéraire de la francophonie, René Maran paraît d'emblée être une figure sur laquelle tout discours a été épuisé. Les contributions du numéro 33 d'*Interculturel/Francophonies*, dirigé par Roger Little et entièrement consacré à l'intellectuel franco-guyanais, démentissent savamment cette perception décevante. Dans un ensemble de textes qui compte « contribuer à un renouveau des études sur Maran » (7), chaque collaborateur décortique de façon extrêmement détaillée des aspects inédits et des textes méconnus d'une personnalité malheureusement absente de la plupart des anthologies de littérature française (155). Sans rien laisser au hasard, tous les articles réunis créent un parcours de lecture original sur la vie et l'œuvre de Maran, en jetant un regard tout à fait innovant sur la manière de concevoir le rapport entre les deux.

Les contributions de Juan Fandos-Rius, «Le parcours de René Maran en Oubangui-Chari et au Tchad» (31-56) et de Boris Lesueur, «Le Tchad de sable et d'or : une colonisation heureuse ?» (57-80), permettent même au lecteur moins avisé de découvrir la toile de fond africaine qui a tant déterminé la production littéraire de Maran. Ainsi, Fandos-Rius reconstitue avec grande précision les diffé-



Edizioni
Ca' Foscari

Submitted 2019-10-12
Published 2019-12-19

Open access

© 2019 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



Citation Fianco, Fabiana (2019). Review de « René Maran : une conscience intranquille », by Little, Roger. *Il Tolomeo*, 21, 305-310.

DOI 10.30687/Tol/2499-5975/2019/21/027

305

rentes étapes de ses expériences centrafricaines et retrace les déplacements significatifs qui ont marqué sa carrière en Oubangui-Chari et au Tchad. Tout en tenant compte de l'influence que ces voyages ont pu avoir sur son écriture et en rétablissant le contexte ethnique où il opérait, l'auteur met notamment l'accent sur l'inscription de la culture banda dans ses récits africains pour comprendre l'usage littéraire qu'il en fait. Suivant une approche affine, Boris Lesueur plonge le parcours biographique de Maran dans *Le Tchad de sable et d'or* (1931), un texte défini comme « incontournable pour la compréhension de l'itinéraire de son auteur » (59). Lesueur ne dissocie jamais le texte ciblé d'un cadre colonial qui a fait de Maran une figure atypique pour son époque. La lecture de l'œuvre devient alors une occasion pour découvrir les facettes multiples qui en font encore aujourd'hui un personnage controversé, constamment tiraillé entre une forte implication coloniale et une plume qui n'est pas uniquement polémique envers la démarche impériale. Un voyage à travers le « temps colonial », le « temps de l'expérience » et le « temps littéraire » (59) finit donc par questionner le positionnement de Maran dans les canons de la littérature impériale.

Une fois posées les bases pour saisir le contexte historique et culturel où l'auteur travaille et produit ses œuvres, Ferroudja Allouache nous accompagne dans le monde de la critique littéraire du roman le plus célèbre de Maran par une perspective inusuelle : celle de la presse. « 'Batouala' et la presse littéraire : fabrication discursive d'une perception racialisée » (81-99) est une contribution qui, partant du présupposé que Maran est « trop souvent associé au scandale politique qu'a suscité *Batouala* en 1921 » (81), essaie de revaloriser les qualités esthétiques d'une œuvre écrasée par les préoccupations politico-idéologiques et raciales de son temps. Allouache réussit à analyser le rôle décisif joué par la critique littéraire et la presse journalistique dans la réception du roman ; il arrive aussi à recadrer Maran dans l'histoire littéraire et à en reconsidérer les caractères avant-gardistes au-delà des canons exotiques les plus simplistes. Et de réception il est aussi question dans « Traduire René Maran : 'véritable roman nègre' ou 'passion brute' ? » (101-14), où Katrien Lievois considère *Batouala* et d'autres récits à travers les travaux de traduction qui ont suivi la publication française. Cette étude est la toute première à se pencher sur l'engouement pour Maran dans un espace néerlandophone qui semble dépourvu d'œuvres littéraires remontant à la période coloniale. D'ailleurs, Lievois ne se limite pas à contextualiser les traductions par le spectre de la réception critique néerlandaise ; elle sonde également les refontes textuelles apportées à l'édition originale par Jan F. Feitsma et Lode Roelandt, ouvrant ainsi les portes à des analyses comparatives plus approfondies.

Ayant fait l'objet de traductions néerlandaises mais négligés par la critique, les récits animaliers de Maran connaissent un regain d'inté-

rêt grâce aux textes de Florent Sohi Blesson, «René Maran et la nature : essai d'analyse historique de *Bêtes de la brousse* » (125-44) et de Tunda Kitenge-Ngoy, « Lecture pragmatique de *Djouma, chien de brousse* » (145-57). Sohi Blesson s'intéresse à la manière dont Maran développe son rapport à la nature africaine suite à la fin de son service colonial en 1924. Elle propose une étude comparative à partir des extraits de deux récits de *Bêtes de la brousse* - « Bassaragba, le rhinocéros » et « Boum, le chien et le Dog, le buffle » - qui sont lus selon trois axes conceptuels : les monographies de cercles, les affinités dans l'évocation des éléments naturels et les éléments de modernité de l'écrivain. Par cette démarche tripartite, Sohi Blesson démontre que l'influence mutuelle entre l'administrateur et l'auteur « ne fait aucun doute » (142) et qu'il existe une relation évidente entre les documents officiels rédigés sous la période coloniale et les textes littéraires à conception anthropologique. De son côté, Kitenge-Ngoy se penche sur le repérage des stratégies discursives liées au contrat de lecture de « Djouma, chien de brousse ». Par une analyse pragmatique des marques énonciatives et des modalisateurs éparpillés dans le récit, l'auteure identifie les manifestations de la présence et de la subjectivité de Maran dans le texte. Elle révèle ainsi la manière dont le narrateur/auteur construit sa vision du monde et sa rhétorique à visée réaliste (145). L'intérêt du récit repose également sur la prise en compte de l'idéologie sociopolitique qui sous-tend la représentation du monde de Maran (155) et qui permet à Kitenge-Ngoy de déterminer la nature profondément coloniale de l'œuvre.

La recherche intra-diégétique dans le texte se poursuit avec Buata B. Malela, dont la contribution «Authenticité et réécriture de soi dans *Journal sans date / Un homme pareil aux autres* de René Maran » (159-82) creuse en profondeur « la construction d'une image de soi fondée sur l'authenticité et la sincérité du sujet » (159). La posture vériste de l'auteur est problématisée dans la double perspective de la crise identitaire de l'entre-deux-guerres et de l'affirmation du sujet afro-descendant aux années 1940. Malela propose ces dernières thématiques comme base de l'analyse de la syntaxe et de la ponctuation des deux versions du même texte qu'il présente, à savoir *Journal sans date* et *Un homme pareil aux autres*. Il vise donc à saisir la duplicité du sujet maranien qui en ressort et à dégager les transformations qui affectent l'*ethos* discursif du narrateur d'une version à l'autre. En revanche, dans sa contribution « Du regard à la vision : propositions anthropologiques et intertextuelles autour d'*Un homme pareil aux autres* de René Maran » (183-210), Loïc Céry examine les rapports de filiation entre la version définitive de ce récit, la Négritude senghorienne et la vision glissantienne. Tout en étayant la porosité de l'œuvre de Maran, le premier à avoir interrogé l'identité du sujet et son rapport au monde, cette étude ne ramène jamais l'écrivain à une seule des postures proposées. La mise en contact entre

Maran et les théories européennes et caribéennes est alors affichée comme « éminemment problématique » (204) et d'autant plus fascinante. Pour sa part, avec « René Maran : une aporie identitaire ? » (211-35) Hanétha Vété-Congolo nous ramène à un questionnement identitaire qui voit un Maran déchiré entre l'intériorisation du système colonial et son refus catégorique. En revenant au contexte historique de l'intellectuel, elle postule que forger « une éthique de la pensée décoloniale n'alla pas de soi » (212) à une époque où les luttes idéologiques étaient bien loin d'avoir atteint une résolution définitive. Vété-Congolo restitue ainsi une image paradoxale de Maran qui est profondément ancrée à un environnement socioculturel qui semble en avoir déterminé la « pénible dualité » (225) et les « désaccords ontologiques » (230). Cette étude dissèque intelligemment la relation délicate qui se tisse entre Maran et une éthique coloniale qui contrevient au plein épanouissement de l'homme (212).

Les deux dernières contributions se focalisent sur les écrits historiques et biographiques de Maran. « René Maran : écrivain colonial ? Réflexions sur ses écrits biographiques d'après son *Savorgnan de Brazza* » (235-55) de Kusum Aggarwal présente l'œuvre biographique que Maran a écrit sur le célèbre explorateur franco-italien, l'un des premiers promoteurs d'une colonisation civile. Tout en considérant cette œuvre dans l'ensemble de la production maranienne, Aggarwal se penche également sur les possibles pensées et préoccupations qui auraient pu toucher l'auteur lors de son immersion dans la biographie de la figure « la plus en vue de l'histoire coloniale » (236). C'est ainsi que sont mis en évidence les croisements inévitables entre Maran et Brazza, là où le genre biographique semble être reconfiguré pour donner la parole à toute une collectivité africaine aux prises avec l'impérialisme européen. Dans « René Maran : l'écriture noire de la conquête blanche ? » (257-76), Sylvie Brodziak analyse en revanche la trilogie *Les Pionniers de l'Empire* (1943-55), ouvrage biographique qui trace le portrait de Français plus ou moins célèbres dans l'histoire de la colonisation. D'un côté, elle questionne le genre littéraire d'appartenance à partir de la critique senghorienne, selon laquelle Maran serait une synthèse harmonieuse entre l'âme nègre et la raison occidentale. De l'autre, Brodziak sonde les contradictions inhérentes à la représentation d'une colonisation blanche filtrée par la plume d'un écrivain afro-descendant, tout en se méfiant de tomber dans des clivages tranchés. En effet, cette étude suit l'évolution de la pensée de Maran en relation aux théories coloniales, pour laisser émerger encore une fois le déchirement intérieur d'un homme en quête de lui-même (273).

Ce numéro d'*Interculturel/Francophonies* plonge le lecteur dans un imaginaire inattendu qui brouille les pistes de la réception traditionnelle de Maran, de ses œuvres et de ses pensées. Tous les textes réunis contribuent à interroger la pluralité énigmatique d'une per-

sonnalité difficilement réductible au seul rôle d'historien, d'intellectuel, d'écrivain, d'administrateur colonial ou de biographe. D'ailleurs, l'originalité des œuvres examinées est assez remarquable et elle permet de rendre justice à un héritage maranien allant bien au-delà du succès de *Batouala*. Aussi, des études plus poussées sur Maran et ses écrits ne sont pas seulement suggérées par les contributions elles-mêmes, mais également par la nouvelle presque inconnue « Deux Amis » fournie en guise de clôture. Dans l'ensemble, le souci commun qui sous-tend les recherches de ce numéro paraît celui de retrouver la conception essentialiste d'un « homme vulnérable et contradictoire, un humaniste républicain, *un homme pareil aux autres* » (273). Le titre « René Maran : une conscience intranquille » est donc bien choisi, car il encourage à creuser plus en profondeur les facettes d'une figure qui ne peut pas être fixée dans des canons immuables.

